

"scientifique" ou du "littéraire": chacun défend, avec son territoire, ses valeurs identificatrices propres.

L'épistémologie standard a cru possible de répondre à cet enjeu par des critères définitifs de "signification" ou de "démarcation". Du point de vue d'une épistémologie externe au sens de Piaget, on se demandera pourtant s'il est pertinent pour elle d'utiliser parmi les catégories qu'elle définira dans son propre discours celles qui sont pratiquées dans les discours qu'elle a pour objet. Autrement dit, est-il pertinent d'utiliser, pour expliquer, ce qui est à expliquer? C'est un problème que les anthropologues ont eux-mêmes rencontré et qu'ils discutent en se demandant jusqu'où on peut encore penser rendre compte d'une culture (point de vue -étique) en en parlant au moyen des principes d'intelligibilité propres à celle-ci (point de vue -émique) [LOFLIN, SILVERBERG 1978].

Ajoutons un dernier argument à ce point de la discussion, sous la forme d'une question: à quel type de travail de récolte de données le biologiste se livre-t-il en effet lorsqu'il superpose les courbes dessinées à la sortie d'un spectromètre de masse, et qu'il y détecte une forme qui se répète en gros et qui, combinée avec les outputs graphiques d'autres appareils (photos, listings) ou tout autre document puisé dans les publications qu'il aura lues et écrites, lui fournira peut-être, après plusieurs années, un fait [FLECK 1979; LATOUR, WOOLGAR 1979]? Ou comment nommer l'opération du programme qui, aujourd'hui, "interprète" des spectrogrammes pour détecter la protéine responsable de tels effets? Quand commence la description (science), ou finit l'interprétation (la littérature) [QUEAU 1986]?

1.3.3 Référer et représenter. Les deux points que je viens de commenter chez Sperber en présupposent un troisième qui leur donne leur sens et qu'il faut bien comprendre. Il s'agit de la conception qu'il se fait de la description, et la solution qu'il donne au problème de sa *référence* dont dépendra sa valeur empirique.

Sperber situe d'emblée la question de la description au niveau du langage, et on ne voit pas qu'on puisse faire autrement. Décrire est une manière de parler, de rapporter "ce qui est". Cependant, pour lui, c'est surtout une variété de "représentation" (l'interprétation en est une autre) c'est-à-dire un "objet physique ou mental qui [...] est censé remplacer la chose qu'il représente" [p. 18]. On reconnaîtra donc une description au fait qu'elle sert de donnée, comme prémisse ou conclusion d'un raisonnement, d'un débat, comme liée à d'autres descriptions compatibles ou

opposées, comme utilisée pour prouver, corroborer ou réfuter. Seulement le problème est qu'une interprétation a des formes et joue des rôles semblables dans les textes, bien qu'on y confonde propriétés des choses et point de vue de l'interprète, la référence et le sens. Il y a donc de bonnes descriptions et de mauvaises, ou plutôt pour ces dernières des pseudo-descriptions auxquelles il convient de donner le statut douteux qu'elles méritent en anthropologie. Sperber donne alors un critère d'adéquation pour ce type de représentation qu'est la description, et une règle pour utiliser une interprétation comme donnée: une description est "une représentation adéquate quand elle est vraie" [p. 18]; une interprétation, qui n'est en réalité pas mimétique car tournée vers le "sujet" plutôt que vers l'"objet", doit, elle, s'accompagner d'un "commentaire descriptif" qui formule modalement le rapport de ce qui est dit à qui le dit (qui donne un mode d'emploi).

Une telle présentation ne va pas sans appeler des commentaires et des questions. Commençons par la phrase "une description est une représentation adéquate quand elle est vraie", et par les mots "est vraie"; on viendra ensuite à l'idée de "représentation". Il s'agit d'une définition *référentielle* de la description au sens de Carnap; par exemple: une proposition est vraie quand l'énoncé qui la formule dénote (réfère à) un "state of affair", un état de fait du monde [CARNAP 1975b].

Mais Sperber, tout en se plaçant dans le contexte standard par sa formulation même, n'en dit pas plus sur la façon de prendre ce qu'il dit. J'ai brièvement rappelé, dans ce contexte, les philosophies rivales concernant "ce qui est", c'est-à-dire ce qui est dénoté, ce à quoi réfère un énoncé descriptif: tantôt chose réelle, mais on ne saurait pas comment mesurer la correspondance entre ce qui est dit et ce dont on parle sans utiliser au moins un énoncé; tantôt phénomène (ou représentation), mais on ne voit pas comment une représentation pourrait être vraie si on n'a d'accès cognitif qu'à ces "doubles" des choses réelles, sans atteindre jamais celles-ci; tantôt effet de langage, convention enfin, mais on ne voit plus alors comment se poserait en général la question d'une vérification possible, si ce dont on peut parler ne dépend que de ce qu'un langage donné nous autorise à faire [KALINOWSKI 1985].

La question, cruciale pour Sperber puisqu'elle fonde un jugement normatif sur la positivité de l'anthropologie, de savoir en quoi une description serait vraie au contraire d'une interprétation, ne reçoit pas de réponse dans son texte; et si elle empruntait une au contexte standard,

ce serait dans les termes du trilemme ci-dessus. Le vraisemblable ressemble au vrai, disait pourtant Aristote; Sperber a bien mis le doigt sur une des propriétés qui, dans son usage, différencie une description d'autres discours, sa *signification référentielle*, mais on sait très bien qu'on peut décrire des choses qui n'existent pas en les faisant "être" en un certain sens, par là.

Il ne suffit pas de dire alors qu'il s'agit d'interprétations; on ne résoudrait pas la question ainsi. Une des difficultés de Sperber est qu'il glisse sans cesse dans son texte entre deux points de vue, celui d'une psychologie cognitive des représentations (du symbolique, du schématisation mentale, où dès qu'il y a "assimilation", il y a nécessairement interprétation) et celui d'une sémiologie de ce que j'appellerai des "montages énonciatifs" dans le discours.

De ce point de vue, on a pu montrer [LATOURE, WOOLGAR 1979; LATOUR 1986] que s'il appartient à l'"esprit empirique" d'inscrire son propre référent dans son discours -ce que sont les "données"- au moyen de descriptions, celui-ci reste "l'élément mobile d'une controverse": le *fait* (la description vraie) commence là où s'arrête la discussion. Le discours joue son rôle dans la gestion collective de celle-ci, mais il y prend aussi son sens et sa portée. Les auteurs cités suggèrent un cadre d'analyse du texte scientifique plus souple et plus large que l'atomisme de Sperber qui reste dans l'optique standard d'une analyse de l'énoncé.

Basé sur une approche ethnographique des conditions concrètes de production d'un fait scientifique en biologie, ils montrent comment la possibilité qu'un énoncé soit lu, non comme *prononcé par quelqu'un*, mais comme *exprimant l'essence de quelque chose* est un enjeu du travail de production de savoir lui-même; que le "fait" d'aujourd'hui (ou de celui-ci) peut toujours être l'"artefact" de demain (ou de celui-là); qu'un fait est un moment de stabilisation dans une construction, compte tenu d'un état de la discussion et du type d'épreuves et de contrôles utilisés. Ils montrent enfin comment tout cela est négocié, dans les rapports de recherches publiés, sous la forme d'un jeu souple et complexe de *modalités énonciatives*. Dans celui-ci, la discrimination entre description et interprétation ne peut être décidée au niveau d'un énoncé isolé de son contexte; et leur analyse révèle que la *rhétorique* propre au discours scientifique peut être caractérisée par certains dispositifs énonciatifs dont l'effet premier est de laisser penser qu'il n'y a *pas* de rhétorique (donc pas d'interprétation).

A cette non-distinction, chez Sperber, entre point de vue sémiologique sur le discours et questions concernant sa portée épistémologique s'ajoute une autre difficulté: son concept de représentation. C'est "un objet physique ou mental" qui "remplace une chose". On pourrait disputer sur les termes: Kant et Piaget nous ont appris à distinguer une chose (qui est) d'un objet (qui est-pour-un-sujet); comment un objet (s'il est une représentation) pourrait-il être autre chose que mental? Il y a eu beaucoup de philosophie logico-sémantique sur la question des "objets mentaux" depuis Hume, et chaque fois qu'on a voulu traiter de la représentation, comme le fait Sperber, dans les termes uniquement sémantiques d'une correspondance terme-à-terme et discrète entre énoncé, représentation ou état de chose, on a abouti à des apories...

A partir d'une analyse logique de la référence du langage de la perception dans la sémantique des mondes possibles, Hintikka [1969] en relève certaines. Mais il fonde sa critique sur un point de vue qui me paraît plus fécond pour discuter de la valeur épistémologique d'une description que celui de Sperber; par ailleurs, on peut l'étendre, à peu de chose près, au langage descriptif.

L'auteur distingue en substance deux façons d'utiliser une description:

- a) Voilà quelque chose, je le décris comme une coccinelle (rouge à points noirs);
- b) Voilà ma description, (rouge à points noirs), c'est celle d'une coccinelle.

Hintikka va reconstruire ces deux contextes au moyen de deux quantificateurs différents, portant sur des variables d'interprétation différentes, (a) des choses, b) des objets mentaux). Mais au lieu, comme Quine le propose, de considérer comme "étant" (des choses) les valeurs possibles de ces variables quantifiées, ce qui obligerait à accepter deux sortes de choses qui est justement ce qu'il critique, Hintikka préfère considérer les quantificateurs, avec les variables qu'ils lient, non comme des noms de choses, mais comme la marque linguistique de ce qu'il appelle au plan *cognitif* des "méthodes d'individuation" (ou d'identification de la référence). L'important est de noter qu'il en conçoit plusieurs, et bien sûr, c'est une question empirique que de savoir lesquelles existent, lesquelles sont pratiquées où, quand, et pour quoi faire.

On remarquera que les conditions de vérité ne sont pas les

mêmes dans les deux contextes, du point de vue des méthodes d'individuation. Dans a) on aura identifié quelque chose par le moyen qu'on voudra, qu'on rendra égal à ce que la description identifie, et la description sera fausse si ce que l'on décrit n'est pas une coccinelle, ou n'est ni rouge ni à points noirs. Dans b) on aura identifié quelque chose *par la description* (qui est ainsi également une méthode) qu'on égalera à un individu donné, et la description échouera si elle ne parvient pas à faire identifier cet individu d'une façon compatible avec d'autres moyens,

Cette façon de traiter de la référence en termes de méthodes ou de processus d'individuation qui peuvent être physiques, sociaux, perceptifs, linguistiques, etc. me paraît plus efficace que celles qui en traitent en termes de correspondance. Elle est surtout compatible avec une approche sémiologique de la rhétorique scientifique dont j'ai parlé plus haut [p. 14]. Dans la pratique, tantôt la chose précède l'énoncé qui la décrit, tantôt elle le suit: dans le dispositif rhétorique il faut s'arranger pour qu'elle précède; dans l'effort cognitif, il arrive plus souvent qu'elle suive, d'où les artefacts. Dans la fiction, elle suit.

1.3.4 Sens et inscription. Ce qu'on peut donc discuter est le traitement quasi uniquement sémantique que Sperber propose de la description. En fait, ce sont les représentations qui l'intéressent; il lui suffit de dire que les énoncés les véhiculent, et c'est au nom de différences entre les représentations qu'il en vient à proposer des normes d'usage du langage. Pour Carnap et sa tradition, c'était déjà le cas à cause du problème des fondements empiriques, même si, chez lui, la syntaxe est première et même si, progressivement, par une sorte de transfert du syntaxique sur le sémantique, le problème de la référence s'est trouvé ramené à des considérations linguistiques seulement (conventionalisme, théorie cohérentiste de la vérification). Dans le contexte standard c'est en fait à O. Neurath qu'on doit, dans ses débats avec Carnap, la rupture la plus radicale d'avec des exigences sémantiques en ce qui concerne les énoncés d'observation.

Rappelons en quelques lignes les données du débat. Carnap pensait au départ qu'on pouvait admettre, en risquant le moins, la forme suivante comme schéma-type de l'énoncé d'observation: "j'ai la perception p, hic et nunc". Mais devant les problèmes insolubles posés par les termes indicatifs inévitables dans un langage des phénomènes, il s'est rabattu sur le langage des physiciens (qui est utile à des corrections près): "L'événement E a eu lieu aux places l et t de l'espace-temps", parce qu'il est toujours à

la troisième personne et qu'il peut être compris sans référer à rien d'extralinguistique.

Neurath [1983] va, au contraire, réinscrire dans l'énoncé d'observation tous les facteurs "subjectifs" (au sens de Benveniste), mais en les dé-contextualisant, c'est-à-dire en leur donnant une forme objective.

Voici ce que Neurath appelle un "énoncé protocolaire":

Otto's protocol at 3.17 o'clock: [Otto's speech-thinking at 3.16 o'clock was: (at 3.15 o'clock there was a table in the room perceived by Otto)] [p. 93]

Il suggère, pour donner un autre exemple [p. 98], de traduire "Today, 27 July, I am busy with protocols of my own and of others" par:

Otto Neurath's protocol at 10 a.m., July 27 1932: [Otto Neurath's speech-thinking at 9 h. 55 min. was: (Otto Neurath occupied himself between 9 h. 40 min. and 9 h. 45 min. with a protocol by Kalon both of which contained the following sentences:...)].

On peut se demander, à première vue, qui accepterait de parler ainsi. Les *machines*. On est en 1932, Neurath est behavioriste: on n'observe pas les pensées, les objets mentaux mais les phrases: pas de "thinking" sans "speeching"; de plus il est matérialiste: une phrase est un événement physique; une machine ne va pas se demander quelle réponse métaphysique donner à la question de savoir "ce qui est", ni si une phrase "représente" bien ce qu'elle doit; elle "compute" (liste, classe, combine) des *inscriptions* conformes à un pattern qu'on lui a donné. Elle compare des inscriptions à d'autres inscriptions. Elle compte et calcule. Elle a, dans ses mémoires, des listes de noms, de lieux, de dates, qui sont ceux des auteurs de protocoles, mais aussi des événements protocolés. Elle a des étiquettes (des variables) de noms, de lieux, de temps, d'auteurs, de phrases. Elle parenthèse. Elle dispose de toutes sortes de moyens pour opérer sur ce matériel. Un protocole est une phrase, mais qui emboîte des *que*-phrases, on peut traiter des unes, mais aussi des autres, tout dépend de ce qu'on veut *faire*.

Il est intéressant de constater que Sperber exige justement de l'énoncé interprétatif (et paradoxalement pas de l'énoncé descriptif) qu'il ressemble à un protocole de Neurath. C'est ainsi qu'on peut comprendre ce qu'il appelle un "commentaire descriptif", qui est une façon d'introduire des noms, des dates, des lieux et des *modalités* devant la partie "constative" d'un énoncé. Mais il n'en tire pas, à mon avis, le parti qu'on peut en tirer.

Quiconque en effet poursuit un travail empirique a pratiqué ceci: avoir chez soi un petit carnet, avec son nom dessus et peut-être un numéro, dans lequel on note ses "observations" (avec lieu et date); chacun a porté sa serviette avec ses *dossiers*; chacun a eu ses cartons à souliers pleins de fiches, avec des trous et une aiguille à tricoter. Aujourd'hui de plus en plus, chacun a son "micro". Les labos ont des gros ordinateurs, mais aussi des carnets, des étiquettes, des classeurs, des bibliographies, etc.

Tournons-nous une dernière fois vers ceux qui développent une conception micro-sociologique et empirique du travail scientifique [KNORR, KROHN, WHITLEY 1980]. Partant d'une réflexion sur l'apport, d'une part de l'écriture [LATOUR 1985; GOODY 1979], d'autre part de l'imprimerie [EISENSTEIN 1979] aux processus de la connaissance, qu'on peut prolonger en étudiant l'impact des langages de simulation [QUEAU 1986], on peut être conduit à modifier l'image même que l'on a du langage et de son rôle dans l'inscription des données -langages de description- dans la construction du savoir. Le langage ne serait-il pas tant un "véhicule", un mode d'expression du "transit" de la pensée des choses, qu'un moyen matériel, qu'un *support pour penser* ?

Latour, qui a l'art des formules, définit l'objet d'une science comme un "mobile, immuable et combinable" [p. 11]. C'est quelque chose dont on "fait état", mais que l'on peut "prendre avec soi" (rapporter). C'est quelque chose que, grâce à l'écriture ou à tout autre moyen d'inscription, l'on peut ramener à l'échelle d'un texte (une galaxie, une culture, une carte génétique). Qu'on peut échanger, combiner, comparer, calibrer (avoir dans sa serviette), voir d'un coup, superposer à d'autres inscriptions. "La vue permet de penser" dit Latour, c'est-à-dire de mobiliser, d'assembler, d'enregistrer, etc., pour montrer, pour prouver, pour construire.

L'énoncé descriptif, lorsqu'il sert à inscrire dans un texte scientifique les *données* (documents) sur lesquelles il travaille et qui lui assurent sa positivité entre ainsi, à mon avis, dans ces *pratiques de l'inscription* comme les appelle Latour, avec les dossiers, les listes, les formules, les archives, les dessins, les courbes, les dictionnaires, les équations, que seule l'écriture rend possibles, avec diverses formes de graphies.

Tout le problème de l'analyse du discours descriptif sera alors de pouvoir faire tenir ensemble ces trois aspects:

\* son aspect logique: il est question de *quelque chose* qu'il faut faire iden-

tifier;

- \* son aspect rhétorique: nous *parlons* de quelque chose qu'il s'agit de pouvoir dire;
- \* son aspect cognitif: le "quelque chose" dont nous parlons et dont il est question apparaît d'abord sous la forme d'une écriture sur laquelle nous *pensons* et qui doit pouvoir être traitée.

## 2. QUESTIONS DE SEMIOLOGIE

Les quelques remarques que j'ai faites sur la façon "standard" de traiter épistémologiquement de la description, ainsi que la position que j'ai esquissée concernant la possibilité d'une épistémologie non standard de la description me permet d'aborder maintenant la question d'une sémiologie possible de la description dans des textes considérés comme scientifiques, des textes anthropologiques. Je commencerai par délimiter un point de vue sémiologique sur le discours en général, puis sur le discours descriptif. De ce point de vue, je dégagerai quelques aspects de la schématisation descriptive formulables en un postulat, que j'articulerai sur une hypothèse de travail admettant que la description a des propriétés compatibles avec celles de l'idée d'"écriture" dont je viens de parler et que je vais préciser. Je terminerai par une analyse de ces aspects de la description à partir d'un texte d'anthropologue.

### 2.1 Un point de vue sémiologique sur le discours

*Décrire* est une activité du langage et une manière de parler; elle possède, comme toute activité de discours, des fonctions dans la communication et dans la connaissance. De même que la narration, l'explication ou la preuve par exemple, elle *schématise*, dans la manière verbale, un fragment du monde [BOREL, GRIZE, MIEVILLE 1983; GRIZE 1984], dont elle est le *signe*; ce signe a une signification pour quelqu'un; par le moyen de celle-ci, les gens qui parlent et se parlent sont en relation avec le monde qu'ils habitent et transforment, et ils peuvent interagir entre eux. Le discours, ce "transit" de la pensée d'énoncé en énoncé, valide ou non comme l'ont toujours conçu les logiciens, transite donc aussi *entre* les gens. Les liens entre énoncés sont des événements qui intéressent des "sujets"



qui savent en repérer la présence et qu'ils peuvent différencier d'autres événements voisins.

Une sémiologie du discours descriptif peut certes, car c'est une des dimensions du problème, étudier les propriétés internes du signe lui-même, soit d'un point de vue logique, soit pour étudier les séquences ou les configurations d'unités de langue d'un texte [ADAM 1982a, 1985]. Mais elle peut aussi, et c'est le point de vue que je choisirai, prendre ces propriétés comme autant d'indices renvoyant, pour un observateur-lecteur, aux dimensions d'un processus sémiotique. J'admettrai donc comme un *premier postulat*, qu'un *texte* avec ses configurations de formes et de valeurs de langue, est porteur d'*indices*, pour l'analyste, de procédures de *discours* (il est porteur de *signaux* pour un lecteur).

De ce point de vue, un signe est ce qui est "fait" par quelqu'un (on "fait signe") dans une situation donnée, qui est donc utilisé par quelqu'un pour qui il a une signification, pour communiquer quelque chose à quelqu'un d'autre. Et cela est vrai du producteur comme du récepteur qui sont, l'un et l'autre, autant d'agents de discours, même si ce qui est signe pour l'un n'est pas toujours, ni univoquement, signe pour l'autre.

Carnap [1975a: 13] appelait "pragmatique" ce genre de considérations portant sur des activités de langage telles qu'elles sont réalisées, avec leurs règles et leurs rôles, dans leur diversité et leurs utilités. Il opposait à ce point de vue celui d'une syntaxe et d'une sémantique "pures" (logiques), dont l'objet est le langage *moins* ses conditions d'usage et qui prescrivent, à priori, les conditions formelles pour des langages dont l'usage serait contrôlable. A l'empirisme *de facto* de la première étude, il opposait le *de jure* des secondes. Pourtant disait-il, la construction à priori de certains langages présuppose la pragmatique; sinon comment croire qu'un langage formellement prescrit puisse avoir quelque usage, dans l'entreprise de connaissance?

Elaborer une "logique naturelle" des *schématisations* descriptives [GRIZE 1982: 24-32] peut donc être classé parmi les démarches pragmatiques au sens carnapien. C'est dire que de ce point de vue on ne cherchera pas à savoir comment il faut décrire ou ce que doit être une description pour être conforme, d'une part, à ce qu'il est admissible de dire en parlant dans un certain langage, et d'autre part à ce dont il est possible de parler dans ce langage.

Du point de vue empirique qui est le nôtre, il ne peut y avoir

d'"en soi" formel du descriptif ni de langage idéal qui se laisserait reconnaître à priori au moyen de critères stables et univoques, comme le pensait Carnap à propos des "langages d'observation" en épistémologie. Remarquons pourtant que les descriptions se font reconnaître, ce qui permet de poser, à titre d'hypothèse heuristique, l'existence de propriétés *régulières*, celle d'un "noyau" langagier de la description que pourraient attester tant le niveau textuel que celui de la schématisation discursive elle-même.

C'est pourquoi on s'efforcera d'observer certaines tendances manifestées par les textes et les discours, mais surtout, les *différenciations* dont l'activité de discours est elle-même le lieu. Par conséquent notre hypothèse signifie qu'il n'y a pas de langage descriptif qui serait isolable en tant que tel, mais du langage dans ou avec lequel il est possible de faire beaucoup de choses différentes. Il s'agit alors de voir comment, dans la pratique, les gens qui parlent les démarquent les uns des autres, comment ils en usent, en abstraient ou en discutent les normes et les critères; et comment enfin ils en signalent aussi la place dans leurs discours.

Aussi la question pragmatique abordée dans la perspective de la logique naturelle sera-t-elle de chercher à savoir empiriquement comment l'on décrit des choses dans divers corpus de textes et pourquoi faire, et comment l'on débat, dans ces corpus, de ce qui est (n'est pas) une vraie (genuine) description, de ce qui est (n'est pas) une bonne description, de ce qui peut (ne peut pas) être décrit, etc. Une étude empirique des schématisations discursives sous cette hypothèse demandera donc des informations sur les "formations discursives" qui les contiennent, ou sur les "paradigmes" dans lesquels elles fonctionnent comme instruments d'inscription de données (lorsqu'il s'agit de corpus scientifiques), formations et paradigmes qui thématisent et norment leurs usages et les formes qu'elles peuvent prendre. Les méta-discours sur la description font partie des indices de son repérage et de sa différenciation [cf. MIEVILLE, ici même, pour la notion de "champ descriptif"].

Cette façon de caractériser un point de vue sémiologique empirique sur la schématisation descriptive et sa logique naturelle est compatible avec la position épistémologique que j'ai prise dans ma première partie [cf. pp. 9-19 supra], et que je rappelle ici sous la forme d'un *deuxième postulat*, ce qui est *enjeu* pour une épistémologie *interne* à une discipline (problème de norme ou de valeur) est *objet* d'enquête empirique pour une épistémologie *externe*; seront donc objet, du point de vue externe que

nous adoptons, les différences établies entre la description et d'autres types de discours ou de langage (interprétation, modèle, etc.), de même que la différence entre "science" et "littérature" a statut -émique, et non -étique.

## 2.2 Aspects du discours descriptif

En discutant de l'épistémologie de la description [supra pp. 17 à 19], j'ai suggéré une position concernant la description, que je vais reformuler maintenant sous la forme de deux hypothèses de travail. La première est une *hypothèse épistémologique* :

- \* ce qui est "donné" par description, c'est-à-dire ce sur quoi la pensée et le discours travaillent dans la connaissance, ce n'est pas (bien qu'indirectement) seulement le monde, "ce qui est", les choses, ni même seulement une représentation du monde, un signe qui renvoie à celui-ci; car la description, ce qu'elle rapporte, ce par quoi on fait état de quelque chose, doit aussi pouvoir être *montré* (les données d'une science sont intersubjectives) et *traité*. (les données d'une science sont calibrées, mises à l'échelle des manipulations techniques et conceptuelles qu'on peut leur appliquer). Parmi les objets montrables et traitables, il y a en particulier les "écritures" (inscriptions).

La seconde *hypothèse* est de nature *sémiologique* et elle découle de la première:

- \* lorsqu'un discours descriptif schématise une "donnée" dans un contexte qui se donne comme scientifique, il s'*énonce* -étant discours- dans une langue naturelle écrite ou orale (aux usages techniques de certaines terminologies spéciales près). Mais ce qu'il schématise alors ce n'est pas seulement de la parole ou du dialogique (de l'"énoncé") , mais aussi de l'"écriture" (inscription).

Je fournirai plus loin des illustrations de cette seconde hypothèse [cf. pp. 30, 40-42]. Toutefois, avant de les donner, il me faut revenir sur sa signification, tout d'abord par une remarque sur l'idée d'"écriture" (inscription) afin de pallier le risque d'une équivoque, et par la mise en évidence, ensuite, des aspects de la schématisation descriptive qui me paraissent pertinents du point de vue épistémologique et sémiologique que je développe. J'ai, en effet, pris jusqu'ici pour admis que chacun sait ce qu'est une description, dans les usages que j'ai fait du mot, alors qu'elle

est le thème même de cette étude, et qu'il convient donc d'en expliciter certains aspects postulés essentiels pour en tirer un objet d'analyse.

2.2.1 Note sur l'idée d'"écriture". La seconde de mes hypothèses signifie que, du point de vue d'une logique naturelle des schématisations discursives, il ne faut pas entendre immédiatement sous ce que j'ai appelé "écriture" ce qui constitue normalement l'objet d'une sémiologie de l'écriture et des graphies en général. Dans cette optique, notre problème est bien davantage de préciser en quoi consiste une description comme discours et comme texte dans le champ de la communication verbale, de l'énonciation, relativement à d'autres types de discours ou de textes. Par définition, on entendra ici sous "description", un type de schématisation verbale, c'est-à-dire adressée par quelqu'un à quelqu'un, pour faire quelque chose dans l'ordre de la communication et de l'action en général.

Sous "écriture", on ne mettra donc pas le texte d'une description, la matérialité graphique qui en supporte les signes sous l'aspect de marques physiques étalées et distribuées sur l'espace d'une page blanche. J'ai posé plus haut [p. 21, postulat 1] que, dans l'étude des schématisations discursives, le texte est ce qui fournit, pour l'analyse, les indices de processus de schématisation. Une telle décision est de méthode, et de portée pratique en ce qui concerne la position que je développe ici. Elle ne doit pas pourtant faire négliger une question dont je ne discuterai pas dans ce cadre, qui touche directement à la nature des objets de l'anthropologue dont une bonne partie sont précisément des textes (transcriptions des discours d'indigènes, monographies des collègues). Certains anthropologues, dont un Geertz par exemple, iront jusqu'à identifier culture et texte et à transmuter en "grammatologie" les démarches anthropologiques. Sans aller jusque-là, on peut cependant se poser le problème empiriquement à propos de la description dans certains corpus [cf. KILANI, ici même].

L'objet d'enquête que j'essaie de délimiter sous le mot "écriture" appartient, par contre, à ces "formes-sens" induites dans l'interprétation d'un lecteur, qu'il soit analyste ou praticien du discours, voire d'un producteur de discours, c'est-à-dire aux "macro-structures configurationnelles" selon Adam (ici même). Il s'agit d'un réel de nature *notionnelle* et non physique, et ma seconde hypothèse signifie que cette "forme-sens" (le schématisé) manifeste, dans le cas du discours descriptif, certaines des propriétés que possèdent par ailleurs les produits des pratiques d'écriture: et que c'est en cela que les descriptions peuvent contribuer à introduire

des "données" dans un discours qui construit ou expose une connaissance.

~~L'idée n'est pas nouvelle en épistémologie, car il suffit de penser à la tradition formaliste en logique pour trouver une réflexion exigeante sur la portée des écritures dans la construction conceptuelle et dans l'argumentation scientifique. Pensons aussi à Bachelard, pour qui l'"état abstrait" remplace un "ordre trouvé" par un "ordre prouvé" [1960: 6], ou à Piaget qui voit dans les figures perceptives ou intuitives des "cristallisations" d'opérations sur lesquelles, grâce à ces figures, la pensée peut réfléchir.~~

En sémiologie, on peut se référer en particulier à la réflexion d'Hamon [1981] sur la description dans le roman. Son idée est que le propre du discours descriptif est de produire un "effet de liste" à la lecture, c'est-à-dire de "résister à la linéarité" caractéristique du récit, mais aussi à celle de la preuve, ou de l'explication, et d'échapper à la clôture de la définition; d'être spatialisé plutôt que temporalisé, de renvoyer au regard plutôt qu'à l'action, de montrer des images plutôt que des opérations.

En anthropologie même, Malinowski [1922] déclarera que la fonction descriptive de la monographie est de fournir un "tableau" des faits, en jouant de la double métaphore de la matrice (à n entrées) et de l'exposition.

Mais pourquoi parler de "liste", ou de "tableau", à propos de la description? Goody [1979], en se penchant sur les conditions historiques d'émergence d'une "raison graphique", s'est interrogé sur l'effet des changements de ce qu'il appelle les "technologies de l'intellect" sur nos modes de pensée et de communication. L'écriture est une de ces technologies (d'autres suivront: alphabet, imprimerie, langages de programmation). J'aimerais reprendre certaines de ses remarques.

Goody rappelle [p. 14] que les premiers textes écrits attestés dans l'histoire (à Sumer, au 4ème millénaire avant notre ère) ne sont pas une transcription de la parole, mais des *listes* de noms de choses et de gens d'usage administratif; il en fera "la forme caractéristique des premiers usages de l'écriture" [p. 191]. De plus, il fait l'hypothèse que la liaison mot/idée/réel est une préoccupation de nature ou d'origine *orale*: on ne peut pas parler (énoncer hic et nunc dans le temps) sans qu'un problème de validation ne se pose; de même, narration, preuve, dialogue seraient plus oraux à cause de leur linéarité, reflet d'une temporalité qui est celle de la parole (temps de l'écoute, de l'échange, séquence).

S'interrogeant tout particulièrement sur certaines mises en forme de l'information que l'écriture serait seule à permettre, et sur les types de structuration conceptuelle qui lui sont liés -en l'occurrence les listes, les matrices ou les tableaux et les formules- Goody en dégage les fonctions. Je le cite: "L'écriture fragmente le flux oral (...), permet de mettre côte-à-côte et de comparer les énoncés émis à des moments et dans des lieux différents" [p. 50]. C'est un "moyen d'inspection du discours" qui permet "d'accroître le champ de l'activité critique, l'attitude sceptique, la pensée logique" [p. 86]. Il donne la "possibilité d'accumuler les connaissances", de "transformer les conditions de stockage de l'information" [p. 87]. Les techniques d'inscription sont un moyen de "reproduction de la pensée", d'"observation du discours", elles sont un "outil analytique" [pp. 96-103]. L'écriture est "une activité (...) de celles qui ont favorisé le développement de l'histoire (historiographie: spatialiser le temps pour le comprendre, annales) et des sciences de l'observation (...), la recherche et la définition de schèmes classificatoires" [p. 191]. Disons, en termes piagétien, qu'elle a favorisé l'abstraction réfléchissante et la naissance d'une science, la logique.

Notons en passant que Piaget, qui a certes traité de la "fonction symbolique" et considéré les représentations mentales comme un médium symbolique nécessaire aux opérations, n'a jamais pris au sérieux ce que les logiciens ont appelé "symbole", c'est-à-dire une inscription sans signification pour la représentation.

Toute mise en forme graphique, si l'on veut résumer ce que l'on peut dire des fonctions de l'écriture, aura ainsi pour rôle le rappel, la planification ou l'enregistrement. Ces formes fixent un savoir en l'organisant, en font un objet qu'on peut, autonome, traiter de l'extérieur ("sans sujet"): observer, enseigner, transporter. Organisé, catégorisé, ce savoir est aussi l'objet d'une réflexion sur ses catégories (critique) et sur l'activité même de catégorisation (innovation). Ces formes ont d'autres points communs. Elles introduisent une discontinuité dans la continuité de l'expérience, une spatialité dans la linéarité, la temporalité; elles marquent leurs bords (la limite entre le dedans et le dehors); elles recontextualisent dans un cadre qui, tout à la fois, fait "tenir à distance et ensemble" des éléments [p. 251] extraits de leur contexte, et de différents contextes (coordonnent des points de vue). Elles permettent à la pensée de travailler sur des positions fixées, combinables et substituables, en *arbres* (inclusions

et oppositions), en *séries* (comptage, hiérarchies), en *morphismes* (similitudes, différences, ana/métamorphoses), en *complémentarités* (parties, tous, proximités, distances), etc. Autant d'opérations logico-mathématiques, rudimentaires ou sophistiquées qui, toutes, transforment quelque chose en un objet informé.

En opposition avec l'épistémologie standard plus soucieuse de ce que le langage permet de dire que de ce qu'on peut faire avec lui, la réflexion sur l'écriture rejailit actuellement avec les recherches en IA, attestant d'un retour du formalisme aux dépens du logicisme issu de la tradition analytique.

Sous le couvert d'un *Eloge de la simulation* [1986], Quéau, ingénieur en images en synthèse, prône une "pensée sans langage", expérimentation formelle qui consiste "non plus à manipuler les choses par les signes" mais à "manipuler les signes comme des choses" pour "fabriquer des manières de penser et faire en sorte (qu'elles) deviennent la matière de nos recherches ultérieures" [pp. 137-138].

Aux finalités techniques et théoriques de l'IA vient ainsi s'adjoindre actuellement une fonction quasi ludique, voire onirique ou esthétique (une poétique à la Bachelard) de "fabrication" de modes de penser. Simuler nos opérations modélisantes, c'est pouvoir explorer nos modèles, mais aussi en inventer. Du "témoin" qu'il était le descripteur devient "demiurge". En une position qui est à l'extrême opposé du logicisme qui veut corriger le langage pour mieux dire les choses, il s'agirait ici *de ne plus parler du tout* pour laisser la connaissance et ses outils s'autoproduire dans ses systèmes symboliques, de même que des structures et des fonctionnements plus complexes émergent de l'évolution biologique.

C'est en vérité toute une philosophie des mathématiques et des modèles que nous livre l'auteur, qui nous éloigne en partie du problème empirique de la description comme discours, car vue sous l'angle des modèles, il ne s'agit plus de discours. Formaliser n'est pas schématiser [GRIZE 1982: 197, 246]. Or il est de fait, notamment en anthropologie mais dans bien d'autres disciplines également, que la description n'est pas toujours simulable en un langage mathématique précis et qu'elle reste phénoménologique, de l'ordre du "trouvé" et non du "prouvé", c'est-à-dire d'une modélisation approximative; par ailleurs, même par systèmes formels interposés, les savants se parlent et il est clair que leurs façons de se parler ne sont pas elles-mêmes formalisées.

2.2.2 Un postulat et une hypothèse sur la description. Ces deux dernières remarques me ramènent au problème empirique du discours descriptif. Qu'est-ce en effet qu'un discours descriptif et que peut-on postuler, en première analyse, sur ce que différents discours descriptifs pourraient avoir en commun? D'une réponse à cette question dépend déjà la possibilité de se constituer un corpus et de pouvoir le lire et l'organiser.

D'un point de vue encore général et intuitif on peut faire trois observations sur certaines propriétés de la description, qui peuvent être formulées comme autant de questions ouvertes, à traiter dans notre recherche.

Premièrement, un discours descriptif est normalement pratiqué et différencié d'autres types de discours comme doué d'une *fonction référentielle*. Sémantiquement, "décrire" se comporte un peu comme "lire" ou "regarder": *il y a quelque chose* à décrire, à lire, à regarder qui préexiste en un certain sens (linguistique) à la démarche signifiée par le verbe; "écrire" contraste sur ce point avec "décrire" (comme prétendre, soutenir, souhaiter ou croire), où ce qui préexiste à la démarche n'est qu'un but intentionnel. Pourtant "décrire" ressemble morphologiquement à "écrire", et on pourra parler dans ce cas de fonction "poïétique" ou productive, au sens où j'ai parlé plus haut des fonctions de l'écriture ou des "inscriptions".

Deuxièmement, on peut observer que quand on décrit, c'est en général pour faire autre chose: définir, interpréter, expliquer, prouver, ou raconter (pour certains types de récits): dans ses usages, une description n'a la plupart du temps pas sa fin en elle et est ainsi un *moyen* pour autre chose. On peut dire qu'elle est *transitive* -non tant au sens de la propriété logique d'une relation, qu'à celui d'un "transit" qui passe par elle. Comme discours elle schématise des "données" sur "ce qui est" en se donnant comme un rapport neutre. Et pourtant, comme schématisation et comme moyen, elle est opérée en vue d'objectifs et en fonction des idées que les gens qui parlent se font d'eux-mêmes et du monde.

Troisièmement enfin, une description est généralement reconnue mimétique: elle "rapporte", et ce qu'elle rapporte *ressemble* à ce dont elle est le rapport. Elle est reconnue objective, en quoi, dans sa pratique, elle diffère par exemple d'une interprétation; celle-ci, bien qu'agissant sur quelque chose qui lui préexiste, est plutôt renvoyée à l'acte d'un interprète, d'un "sujet" qui loin de rapporter ce qui apparaît, dévoile ce qui est caché, un sens qui pourrait même à la limite être celui de quelque chose